

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Élégies de Duino*  
*La Mélodie de l'amour et de la mort*  
*du cornette Christoph Rilke*  
*Notes sur la mélodie des choses*

RAINER MARIA RILKE

*Lettres à un jeune poète*

Précédées d'*Orphée* • *Eurydice* • *Hermès*  
et suivies de deux essais sur la poésie

Traduit de l'allemand par  
GUSTAVE ROUD



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2020

TITRE ORIGINAL

*Briefe an einen jungen Dichter*

*Orphée • Eurydice • Hermès*

Ces lettres, écrites entre 1903 et 1908, ont paru de manière posthume en 1929, publiées par leur destinataire, Franz Xaver Kappus, chez Insel Verlag à Leipzig.

La présente traduction a paru pour la première fois aux éditions Mermod à Lausanne, en 1945.

© Éditions Allia, Paris, 2020, pour la présente édition.

C'était la mine étrange où sont les âmes.

Ils s'en allaient, pâles éclats silencieux,  
veines d'argent au long de sa ténèbre. Et d'entre  
les racines sourdait le sang qui monte aux hommes,  
lourd dans l'ombre comme une masse de porphyre.  
Nulle autre pourpre dans ce lieu.

Des rochers étaient là ; d'irréelles  
forêts. De hauts ponts vagues sur le vide.  
Et cet immense étang d'un gris aveugle  
tendu sur ses lointaines profondeurs  
comme au-dessus d'un paysage un ciel de pluie.  
Et sur des prés au lent et doux accueil  
un seul sentier venait se peindre d'un trait blême,  
étirant sa longue pâleur.

Ils s'en venaient par cette unique voie.

En tête, l'homme en manteau bleu, muet  
et mince, le regard tendu d'impatience.  
Son pas sans les mâcher engloutissait la route  
par grands morceaux ; hors du retombement des plis  
ses mains pendaient, lourdes et closes,  
et ne savaient plus rien de la lyre légère

que la gauche portait nouée à ses doigts, telle  
au rameau d'olivier la tige de la rose.

Et c'était en lui comme un divorce des sens.

Son regard bondissait au loin, faisait retraite,  
chien rapide, et d'un autre bond s'en retournait  
guetter à tout nouveau contour – mais son ouïe  
traînait derrière lui comme un parfum,  
assez lente, lui semblait-il parfois, pour joindre  
les deux autres, là-bas, qui devaient suivre  
jusqu'au bout cette longue ascension.

Et, de nouveau, plus rien, sinon la rumeur vaine  
de sa marche, mêlée au vent de son manteau.

Mais il se redisait : *Pourtant ils viennent...*

Dans un cri – se sentant mourir avec sa voix ;  
*ils viennent... ils ne sont que deux... et leurs pieds posent  
à peine, affreusement légers...* Ah ! qu'il pût donc  
se retourner (mais un seul regard en arrière  
eût brisé cette quête en train de s'accomplir...)  
il les verrait enfin, ces deux sourdes présences  
qui posaient dans ses pas leurs pas silencieux :

le dieu-guide, le dieu des plus lointains messages,  
la chape ailée au-dessus des yeux clairs,  
les talons éventés d'un frémissement d'ailes,  
la mince verge d'or brandie à son poing droit,  
et, donnée, ah ! donnée à son autre main : *elle*.  
Elle, objet d'un si grand amour, que d'une lyre  
une plainte plus haut que les cris des pleureuses

était montée, un univers de plainte pure  
où tout avait repris présence : champs, chemins,  
bourgs et bêtes, forêts et fleuves et vallées,  
et qu'autour de cet univers de plainte, comme  
autour de l'autre terre, un soleil se mouvait  
et tout un ciel silencieux chargé d'étoiles,  
un ciel de plaintes aux constellations rompues –  
*elle*, objet d'un si grand amour...

Le pas pris dans les longues bandes funéraires,  
elle avançait, sa main nouée aux doigts du dieu,  
douce, incertaine, et sans impatience.

Recluse en soi comme sur quelque haut espoir,  
sans penser à l'époux qui marchait devant elle,  
sans penser au chemin qui montait vers la vie.

En soi recluse. Et par sa propre mort  
comblée on aurait dit de plénitude.

Comme un fruit gorgé d'ombre et de douceur,  
elle sentait l'emplier sa grande mort – si neuve  
que son esprit ne savait plus.

Prisonnière d'une virginité nouvelle ;

intangibile à jamais ; le sexe clos  
comme une jeune fleur à l'approche du soir...

Et dans ses mains dormait un tel oubli des noces  
que le toucher nu, d'une indicible  
douceur, par quoi le dieu léger guidait sa marche,  
la blessait comme une trop vive privauté.

Déjà ce n'était plus la femme blonde, aux chants

du poète parfois musique enclose ;  
et ce n'était plus cette île et ce parfum  
du lit vaste, ni le seul bien de ce seul homme.  
Elle était déjà comme une ample chevelure  
dénouée, une pluie au sol qui s'abandonne,  
la provende qu'on brise en un centuple don  
– déjà racine.

Et quand le dieu soudain avec un cri  
la retint, lui jetant d'un trait cette parole  
douloureuse : Vois, il s'est retourné !  
elle dit doucement, sans rien comprendre : *Qui ?*

Mais là-bas, forme sombre au trou clair de l'issue,  
quelqu'un était debout, le visage nié  
d'un masque sombre. Et sans un geste il vit  
sur une pâle route au milieu des prairies,  
le messager divin, avec un long regard  
triste, se détourner en silence pour suivre  
celle qui repartait sur ce même chemin,  
le pas pris dans les longues bandes funéraires,  
douce, incertaine, et sans impatience.

*Lettres à un jeune poète*

## PRÉFACE

C'ÉTAIT en 1902, tard dans l'automne. Assis sous les très vieux châtaigniers du parc de l'Académie militaire, à Wiener-Neustadt, je lisais un livre. J'étais plongé profondément dans ma lecture; c'est à peine si je m'aperçus que le seul de nos professeurs qui ne fût pas officier, l'érudit et bienveillant aumônier de l'académie, Horaček, m'avait rejoint. Il me prit le livre des mains, examina la couverture, hocha la tête...

– Des poèmes de Rainer Marie Rilke? fit-il pensivement. Il ouvrit le volume, le feuilleta, parcourut quelques vers, puis regardant au loin, songeur, et secouant la tête de nouveau: Ainsi donc l'élève René Rilke est devenu un poète...

Et j'appris à connaître le garçon mince et pâle que ses parents, désireux d'en faire un officier, avaient envoyé plus de quinze ans auparavant à l'École militaire de Sankt-Poelten. Horaček y exerçait en ce temps-là la charge d'aumônier et il avait gardé un souvenir très net de son élève d'alors. Il me le dépeignit: un adolescent silencieux et grave, fort bien doué, qui se tenait volontiers à l'écart et supportait avec patience

les contraintes de la vie d'internat. À la fin de sa quatrième année d'études il avait passé avec ses camarades à l'École militaire supérieure – qui se trouvait à Maerisch-Weisskirchen. Mais là sa constitution se révéla trop faible ; ses parents le retirèrent donc de l'institut et le firent rentrer à Prague pour y poursuivre ses études auprès d'eux. Vers quelle carrière l'avaient-elles orienté depuis lors ? Horaček l'ignorait.

On comprendra sans peine qu'après cet entretien j'aie pris sur l'heure la décision d'envoyer mes essais poétiques à Rainer Maria Rilke, en le priant de me dire ce qu'il en pensait. Je n'avais pas encore vingt ans et, parvenu au seuil même d'une carrière que je sentais toute contraire à mes inclinations, j'espérais, pour peu qu'on pût me témoigner quelque compréhension, la rencontrer là, chez le poète des *Fêtes pour moi seul*. Et, sans que je l'eusse proprement voulu, une lettre se trouva composée pour accompagner mes vers, lettre où je m'ouvrais à lui entièrement, ce qui jusque-là ne m'était jamais arrivé – et ne m'arriva plus jamais devant quiconque.

Bien des semaines passèrent avant qu'une réponse me parvînt. Le pli scellé de cire bleue portait le timbre de Paris ; il était lourd à mes

doigts et l'écriture de l'adresse avait la même clarté, la même beauté, la même sûreté dans le trait que celle dont la lettre, de la première à la dernière ligne, était tracée. Ce fut là le début de ma correspondance avec Rilke. Elle dura jusqu'en 1908, puis s'espaça de plus en plus, la vie m'ayant fait dériver dans les régions mêmes d'où la chaude, émouvante et tendre sollicitude du poète avait voulu me tenir à l'écart.

Mais tout cela est sans importance. Ce qui seul importe, ce sont les dix lettres qu'on va lire ici. Et tout d'abord pour la connaissance de cet univers où Rilke a vécu sa vie de créateur. Puis aussi pour bien des jeunes d'aujourd'hui – et de demain – dans le temps de leur croissance et de leur formation. Et là où quelqu'un de grand, un de ceux qui n'apparaissent qu'une fois, prend la parole, il convient que les autres se taisent.

Berlin, juin 1929.

François-Xavier Kappus

Paris, le 17 février 1903.

Cher monsieur,

Voici quelques jours seulement que votre lettre m'est parvenue. Je tiens à vous dire merci pour ce témoignage d'amicale et profonde confiance. Je ne puis guère plus. Il m'est impossible d'aborder ici la facture de vos vers, car je me sens trop éloigné de tout propos critique. Rien n'est moins capable de nous donner accès à l'œuvre d'art que le langage de la critique; il ne conduit jamais qu'à des malentendus plus ou moins heureux. Les choses ne se laissent pas toutes saisir ni dire aussi aisément qu'on voudrait presque toujours nous le faire croire. Les événements ne peuvent, pour la plupart, se traduire en mots; ils s'accomplissent dans un espace où nulle parole n'a jamais pénétré; et, plus que tout le reste, les œuvres d'art se refusent à être dites – mystérieuses présences dont la vie, au long de la nôtre qui fuit vers sa fin, perdure.



Après un tel préambule, tout ce qu'il m'est permis de vous dire encore, c'est que vos vers, sans relever d'une poétique originale, contiennent les germes latents, endormis encore, d'une personnalité. Il y a là quelque chose de caractéristique qui s'efforce vers la parole et vers le chant. Et peut-être, dans les beaux vers *À Leopardi*, une sorte de parenté se dessine-t-elle peu à peu avec ce grand solitaire. Malgré tout, ces poésies ne sont rien encore par elles-mêmes, rien qui tire de soi seul son existence – et la dernière non plus, ni celle qui est dédiée à Leopardi. L'aimable lettre que vous y aviez jointe ne laisse pas de m'éclairer sur mainte insuffisance dont j'avais eu le sentiment en lisant vos vers, mais sans pouvoir lui donner un nom précis.

Vous demandez si vos vers sont bons. Vous me le demandez. Vous l'avez demandé à d'autres déjà. Vous les envoyez à des revues. Vous les comparez à d'autres poèmes et vous vous inquiétez de voir certaines rédactions refuser vos essais. Eh bien (puisque vous m'avez permis de vous donner un conseil) je vous en prie, renoncez à tout cela. Vous regardez vers le dehors et c'est là surtout ce que vous devriez éviter de faire pour l'instant. Personne ne peut vous apporter aide

ni conseil, personne. Une seule voie vous est donnée. Descendez en vous-même. Cherchez d'où vous vient ce besoin d'écrire; sentez s'il plonge ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous: n'aurais-je plus qu'à mourir si l'on m'interdisait d'écrire? Ceci surtout: à l'heure la plus silencieuse de votre nuit, demandez-vous: Est-ce que je *dois* écrire? Creusez jusqu'au tréfonds de vous-même pour y trouver une réponse. Et si cette réponse sonnait comme un "oui", si vous pouviez accueillir cette grave interrogation d'un "je le dois" dit avec force et simplicité, bâtissez alors votre vie selon cette exigence inéluctable. Votre vie doit devenir, jusque dans son heure la plus indifférente, la plus creuse, signe et témoignage de cette impulsion profonde.

Tentez alors l'approche de la nature. Puis essayez, comme si vous étiez le premier homme, de dire ce que vous voyez et vivez, ce que vous aimez et ce que vous perdez. N'écrivez pas des poèmes d'amour; évitez au début les genres qui sont d'une pratique trop courante, trop banale; ce sont les plus difficiles, car seule une grande force créatrice en sa pleine maturité peut produire une œuvre originale dans un genre où abondent d'excellentes et parfois brillantes traditions. Gardez-vous donc des